Hélène
Gaudy

Plein hiver

roman

ACTES SUD

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Par une aube tranquille et glaciale, un jeune homme apparaît, seul, sur la route de Lisbon, dans le Nord des États-Unis. Aussitôt naît la rumeur qui bientôt envahit les rues de la ville : David Horn est revenu.

Quatre ans plus tôt, le garçon de quatorze ans n'est pas rentré d'une soirée comme les autres au cours de laquelle, en compagnie de sa petite bande, il avait refait, rageur, le tour d'un univers étriqué circonscrit par la montagne, le ciel pâle, une rivière minuscule. Son retour perturbe l'équilibre de la communauté, qui s'était resserrée sur son absence, et suscite plus de méfiance que d'enthousiasme.

Celui qui revient peut-il être le même que celui qui est parti ? *Plein hiver* explore cet espace blanc de l'identité à petites touches précises qui pénètrent peu à peu le mystère des personnages. Sur le temps qui passe et les rêves plus grands que l'Amérique, sur les éloignements nécessaires et la méconnaissance de ceux qu'on aime, Hélène Gaudy compose un roman fiévreux, trouble comme les blessures d'enfance, qui dessine la cartographie d'adolescences en suspens.

HÉLÈNE GAUDY

Née en 1979 à Paris, Hélène Gaudy a étudié à l'école supérieure des arts décoratifs de Strasbourg. Elle est membre du collectif Inculte et vit à Paris. Après Vues sur la mer *(Les Impressions nouvelles, 2006) et* Si rien ne bouge *(Le Rouergue, 2009),* Plein hiver *est son troisième roman.*

DU MÊME AUTEUR

Romans

VUES SUR LA MER, Les Impressions nouvelles, 2006.
SI RIEN NE BOUGE, Le Rouergue, 2009 ; Babel n° 1233.

Jeunesse

ATRABILE, Le Rouergue, 2007.
EN PLEIN DANS LA NUIT, Éditions Thierry Magnier, 2011.
QUAND J'ÉTAIS CAGIBI, Le Rouergue, 2013.
L'ART DE L'AILLEURS, Palette, 2013.

L'auteur remercie la Région Île-de-France pour la résidence qui lui a été accordée.

© ACTES SUD, 2014
ISBN 978-2-330-02924-1

HÉLÈNE GAUDY

Plein hiver

roman

ACTES SUD

Tout en vivant dans nos villes et nos pays, nous n'y vivions qu'en apparence, les considérant comme des entités fictives. La vraie vie était ailleurs, à l'Ouest. Notre monde à nous était irréel. Nous devions le rendre tel, sous peine de le mépriser.

Andrzej Stasiuk,
Fado

C'était comme si derrière ses yeux, il en avait d'autres.

Roberto Bolaño,
Étoile distante

I

LA RUMEUR

Les cartes sont d'admirables instruments. Mais nous sommes obligés de les tracer à plat, sur des feuilles de papier à deux dimensions, et nous avons pris l'habitude de placer le Nord en haut. Il en résulte, dans la plupart des cas, une déformation de la réalité, déformation qui s'accentue à mesure qu'on s'éloigne vers le nord ou le sud.

Ivan T. Sanderson,
L'Amérique du Nord

David revenu à Lisbon.

Le bruit s'est répandu en quelques heures, venu d'on ne sait où, le premier mot, la première phrase bientôt repris, répétés sur tous les tons – cris, chuchotements, têtes d'enterrement, mines de conspirateurs, coups de fil intempestifs à en brouiller les lignes comme si le froid ne suffisait pas, le froid et les congères qui isolaient la ville. Appels de phares, coups de frein, dérapages sur le bas-côté, vitres qui se baissent avec empressement comme devant toutes les nouvelles, bonnes ou mauvaises. Mauvaises, surtout.

David Horn est revenu mais tout le monde semble avoir du mal à y croire, le dire du bout des lèvres, le dire sans y toucher. Sur le pas des portes se sont formés des groupes. Voisins, voisines, vêtus de gros manteaux de laine à même la robe de chambre, certains en pantoufles dans la neige, d'autres trempant leurs lèvres dans le café fumant, gamins qui essuient la morve à leurs nez froids, surtout ne pas rentrer, ne rien manquer de la nouvelle qui pourtant tient en quatre mots : David revenu à Lisbon.

D'où qu'elle vienne, la rumeur a dû naître à l'aube pour avoir déjà parcouru ce chemin, se former dans la nuit glaciale, ricocher contre les portes

et les fenêtres closes avant de tirer enfin quelqu'un du sommeil, quelqu'un qui a très vite rameuté tous les autres.

Il faut dire que Lisbon est une petite ville. Froide, le long de la route. Cernée par la verdure, les feuilles et les épines qui s'insinuent partout, comme si chaque maison devait gagner quelque chose sur l'avancée de la forêt. Certaines sont en bois peint. Blanc, bleu pâle, vert d'eau. Posées délicates à la lisière des bois, celles-là semblent avoir quelque chose comme une histoire, des fenêtres victoriennes et, sous de prétentieuses verrières, de minuscules jardins exotiques. Mais la plupart sont des blocs de béton brut qui forment, de part et d'autre de la rue principale, comme un long mur juste rompu, parfois, par une enseigne lumineuse. Leurs fenêtres sont éclairées même en plein jour parce qu'on sait les journées courtes, on connaît la tendance du ciel à s'assombrir trop tôt. L'été dure peu à Lisbon, disparaît sans prévenir, laissant le vague souvenir de journées moites, d'enfants sortis en tee-shirt, de glaces mangées à la va-vite sans que la chaleur ait le temps d'imprégner les murs, de tiédir les chambres.

La ville de Lisbon porte mal son nom. Peut-être des explorateurs portugais l'ont-ils baptisée ainsi il y a des siècles sous l'effet d'une persistante *saudade*, abordant enfin le Nouveau Monde pour trouver une région si froide, si sauvage et si loin de chez eux. La municipalité a joué sur l'homonymie, disséminant çà et là des clins d'œil comme ces azulejos passés qui ornent encore les murs de la gare désaffectée. L'un des maires, dans les années 1970, a même voulu y construire un tramway, mais le manque d'argent et surtout le peu d'envergure du terrain – la ville

se traversait en voiture en un temps record d'une minute et quarante-trois secondes et presque personne ne pensait à la traverser à pied – l'ont vite persuadé de l'aspect purement décoratif du projet.

La route qui traverse Lisbon mène absolument partout à Lisbon. La ville possède peu de recoins, d'arrière-cours, d'impasses où couper des gorges, de chemins ombragés où se retrouvent les amoureux. Les distractions y sont rares. Il y a un cinéma drive-in en bordure de forêt, pris d'assaut par des bandes de jeunes venus de tout le comté qui s'entassent dans les voitures, les uns sur les autres et bien sûr, ça se pelote, ça fume et ça picole de la mauvaise bière glacée, quand ce n'est pas une seringue qu'on trouve sur le bitume au petit matin, entre les roues des pick-up, quand les derniers spectateurs quittent le parking désert après avoir épuisé, malgré l'alcool et les étreintes, les dernières réserves de chaleur des corps.

Le Bacalhau, motel de bord de route à la sortie de la ville, seul point de rencontre des couples adultères de Lisbon, est le dernier vestige de la toquade portugaise des habitants. On y sert le poisson du même nom, quelques spécialités méditerranéennes mais surtout, suivant l'impitoyable loi de l'offre et de la demande, des hamburgers, des frites et de mémorables assiettes de pancakes au sirop d'érable.

On ne voyage pas à Lisbon. On y passe, sans s'arrêter. On y reste quand on y est né. Quand on la quitte, on n'y retourne pas. David revenu à Lisbon, c'est bien la première fois.

De part et d'autre de la route, il y a plusieurs façades aveugles parce que la région se dépeuple. Plus personne ne vient y chercher l'or ni même le

calme. Ceux qui habitent ici y vivent depuis des générations, ils ont ce qu'on appelle des racines, de nombreux contentieux et de vieilles connaissances, presque toutes les familles se saluent mais se mélangent rarement, en souvenir d'une époque où l'on ne savait pas encore qui était qui, où tout semblait possible et dangereux, où certains venaient des grandes villes, du Canada, de New York parfois, débarqués des cargos, harassés par la route, où l'on avait encore envie de bâtir une ville, de fonder une famille. Petit à petit, le temps a resserré tout cela comme un nœud sur un sac – ce qu'il contient retombe au fond, y macère.

Certains sont morts, beaucoup sont partis. La vie est rude, les publicités pour rameuter du monde sont mensongères. On se rend vite compte que la ville n'est en rien "la perle des montagnes" ni même "le chef-lieu du grand air" mais une agglomération froide où personne ne peut échapper à personne, où seul l'interminable hiver soude la communauté, quand les routes sont coupées, la neige amoncelée contre les murs, quand on se passe un reste de nourriture, un tas de bois, quand on se rend utile, quand on se sent moins seul. Les affiches à l'entrée de la ville ont passé, les couleurs se sont ternies. Des jeunes des environs ont tiré à balles réelles sur le dessin naïf de la très haute montagne.

*

Pour aller en cours, il faut prendre le car jaune, se lever à l'aube, dans la figure l'humidité du dehors, plus dure que le froid, plus sournoise, celle qui empêche les gosses de se lever la nuit pour pisser,

qui les fait se blottir les mains sur la vessie tout au fond des lits tièdes et rêver de cascades, se réveiller trempés. Les enfants s'assoupissent contre les vitres du car, laissant des miettes de pain de mie King Size entre les sièges.

Ils ne regardent pas les montagnes au loin, les flancs gris, noirs, bleutés des monts Bearhead et le profil acéré, blanc été comme hiver, du pic Hunter. Les enfants les connaissent par cœur, les devinent jusque dans le sommeil. En hiver, le plein hiver, celui qu'on redoute, l'hiver comme une menace, le car roule avec de lourdes chaînes. Parfois, il ne roule pas du tout. On reste chez soi et ce sont des journées bizarres, les meilleures de l'année, qu'on se raconte quand la glace a fondu, quand les préaux se remplissent de gamins nostalgiques de ces heures cloîtrées, chaudes, parents bloqués à la maison, lits communs et vitres embuées.

Ç'aurait dû être un jour comme ça, un jour de neige cotonneux et glacé, un jour de longue attente et d'ennui délicieux, si la rumeur ne les avait tous saisis au saut du lit et animés d'une ferveur dévorante et sans objet qui faisait que personne ne pouvait rester seul, qu'on invitait les voisins les plus détestés, qu'il fallait, coûte que coûte, parler de *cela* à quelqu'un.

Pourtant, Sam Christensen regarde par la fenêtre comme tous les matins. Il est certainement le seul garçon du coin que ses parents n'ont pas tiré du lit, qu'aucun ami fébrile n'a encore bombardé de messages. On l'a laissé se réveiller lentement, se rendormir, observer la rue depuis sa fenêtre, effacer du plat de la main la buée qui couvre les carreaux jusqu'à ce que la voiture de police pénètre dans son champ de vision, ralentie par les chaînes.

Elle se gare devant la maison d'en face. Sam s'appuie contre la vitre. Il coince une mèche blonde derrière son oreille. Le froid lui prend le front, plaqué contre le verre.

En regardant mieux, il distingue, contre un arbre, un homme qui tient une caméra. Ils sont plusieurs, à l'affût. Ils ne veulent rien manquer de la scène qui ne va pas tarder à avoir lieu.

Il s'écoule un long moment avant que quelqu'un sorte de la voiture. Un policier, puis deux. Ils ouvrent une portière à l'arrière et apparaît une silhouette plus frêle. Ils ne lui passent pas les menottes mais l'aident à sortir et c'est étrange, ces hommes massifs en uniforme qui soutiennent avec une grande délicatesse la silhouette voûtée d'un grand adolescent.

Sam n'a pas le temps de voir son visage que déjà, il disparaît derrière une veste tenue à bout de bras au-dessus de sa tête.

Sur le seuil apparaît madame Horn. Elle fait quelques pas. Elle s'arrête. La silhouette du jeune homme est maintenant dissimulée par les dos larges des policiers. Rassemblés comme un seul corps auquel madame Horn s'est agglomérée, ils avancent à petits pas de vieille et pénètrent dans la maison.

L'un des caméramans quitte sa planque en courant. Quand elle lui claque au nez, il s'acharne à filmer la porte close.

Sam reste immobile devant la fenêtre. Il était grand. Dégingandé. Semblait fragile, mal assuré. Sam n'a jamais pensé que son ami pourrait un jour être fragile et mal assuré. Il avait une croyance si grande en sa force, en son emprise. Personne ne s'inquiétait jamais pour David Horn.

*

La ville est à peu près dépourvue de centre, rien qui ressemble vraiment à un point névralgique. Vue du ciel, c'est un quadrillage abstrait comme ces mystères géologiques qui dament certains déserts – survivance des Martiens, des Incas, d'un peuple oublié ou inconnu des hommes.

Sur une carte, ces lignes qui se croisent à angles droits ont quelque chose de rassurant, de carré, rien de tortueux, d'ancien, aucun trou où se perdre – un espace franc, ouvert, qu'on s'imagine arpenter avec la fluidité d'un zoom dans un logiciel de cartographie virtuelle.

On y trouve un concessionnaire automobile, un loueur de Ski-Doo, un magasin d'articles de pêche – mouches délicates exposées en vitrine dans de petits casiers de bois clair –, un drugstore, un antiquaire qui vend des chaises à bascule, des lampes art déco et de faux livres qui servent de cadres à des photos de mariés, un boucher coréen qui débite de la viande à bas prix mais à qui personne ne fait confiance – il paraît qu'il vendrait du chien – et, à la sortie de la ville, un sculpteur expert en statuettes en bois d'orignal et en totems indiens.

Le bois est partout, sous toutes ses formes, sur les façades de certaines maisons, les murs des intérieurs. C'est à la scierie que travaillent les hommes de Lisbon, quand ils n'ont pas à descendre dans les plaines, des centaines de bornes par jour sur des routes verglacées pour arriver aux aurores dans les ranchs et les usines encore en activité. Sur les hauteurs, il n'y a que ça, la scierie. Le bruit des troncs qu'on tranche, quand le vent souffle dans le bon sens, s'entend

jusque dans les rues comme un grincement, une porte mal fermée, avec les cris des hommes quand les mélèzes centenaires s'abattent à leurs pieds. Dès l'aube, Lisbon se vide et la scierie se remplit, enfle, s'éveille dans le bruit des machines et c'est comme un pied de nez au silence de la ville, comme si on lui volait sa vie, son fracas, pour nourrir ce poumon bruyant, brutal.

De là viennent les camions chargés de troncs qui dévalent la route principale, si calme qu'on a tendance à s'y attarder, les enfants surtout, qui s'asseyent sur les trottoirs ou attaquent en skate la pente vers la forêt. C'est quand on s'y attend le moins, quand les parents papotent sans plus les surveiller, qu'un camion surgit toujours, le bruit d'abord puis l'appel d'air, comme lorsqu'un train entre en gare, l'odeur écœurante de l'essence, et on a juste le temps de saisir une main, un bras, de tirer les gamins en arrière, de se précipiter sur le trottoir.

Le passage des camions laisse la rue silencieuse. On vérifie qu'il ne manque personne, comme s'il était possible de s'évanouir dans le sillage des machines sans rien laisser du tout, même pas un petit tas de vêtements sur le sol.

En ville, les enfants se sont longtemps répété, protégeant, chuchotements, de leurs mains leurs secrets, que c'était le genre de chose qui avait pu arriver à David Horn. Être happé par le passage d'un camion, disparaître tout à fait dans son sillage. Ce n'étaient pas les loups, les ours ou les renards – pourtant il y en avait, encore, dans la forêt, certains les avaient vus, certains en avaient tué – qui peuplaient leurs cauchemars mais les camions longs comme des trains, chargés de troncs tranchés, des camions aux cabines trop

hautes pour qu'on voie qui les habite, des camions sans conducteur, sans freins, dévalant en roue libre les nuits hachées par leur passage.

On avait laissé David disparaître, évanoui dans le souffle d'un camion ou dans les grandes mains de Nathaniel Bar-Jonah, qui avait servi les restes d'un petit garçon à ses voisins – un fait divers devenu une histoire qu'on racontait aux enfants de Lisbon pour qu'ils soient bien sages, qu'on leur racontait dès leurs premières bêtises, leurs toutes premières fugues. Pense à Nathaniel Bar-Jonah. Il te prendra et te découpera en morceaux. Il te prendra et te mangera. Tout le monde y goûtera. Ce simple nom suffisait à déclencher la petite voix dans la tête des enfants, Il partagera avec les voisins, il n'en restera pas une miette, de toi. Et chacun regardait les autres avec une méfiance neuve, peu enclin à frapper aux portes pour demander des bonbons le soir d'Halloween.

Il est sorti de la voiture. Il est entré dans la maison. Avec ces policiers et puis Caroline Horn à la silhouette si fine, courbée comme les autres.

David revenu à Lisbon.

*

Prudence Montgomery allait sur ses quatorze ans quand on lui avait raconté pour la première fois l'histoire de Nathaniel Bar-Jonah. Elle venait de faire le mur, avait, comme c'est l'usage, ouvert la fenêtre en pleine nuit et s'était pour descendre aidée du treillage soutenant un rosier qui gelait chaque hiver. C'était le début du mois de mai, le rosier était au mieux de sa forme, il sentait bon la nuit et la vigueur des plantes, c'était un printemps exceptionnellement

doux, impossible de résister à cette douceur qui étreignait Prudence et lui disait, Sauve-toi. Elle s'était réveillée saisie de cette évidence, Sauve-toi, sauve-toi Prudence, s'était agrippée au rebord de la fenêtre, avait risqué dans le vide ses pieds chaussés de ballerines neuves qu'il lui avait semblé indispensable de mettre jusqu'à ce que l'un d'eux sente sous sa plante le relief du treillage – les ballerines sont comme ça, permettent de sentir la route, les cailloux, tout ce qu'on foule, elles ont des semelles fines et c'était ce qu'il fallait à Prudence pour sa toute première fugue, sentir sous ses pieds la route de Lisbon, bien la sentir claquer. Une fois les pieds posés, elle avait effectué un savant retournement, saisissant à pleines mains treillage et rosier et s'entaillant la paume sagement et sans crier. Il était peut-être dix heures du soir. Il faisait presque chaud. Les plantes exhalaient une odeur neuve et lourde. Elle aurait mangé la terre avec bonheur.

Prudence s'essaya à courir. La nuit était tombée, les lampadaires allumés, la rue déserte. Elle aurait aimé se voir de haut s'élancer sur cette ligne droite encadrée de lumières mais elle ne distinguait pas grand-chose, à peine un bout de bitume et personne pour la regarder. Elle s'était arrêtée essoufflée, se rendant compte que le film dans lequel elle jouait ne passerait jamais nulle part. Les fesses dans l'herbe rase, elle avait repris son souffle, s'était trouvée légèrement ridicule et avait eu envie de rentrer chez elle.

Et puis elle avait vu le garçon qui marchait au milieu de la route, défiant les camions qui trouent la nuit et avalent les enfants. Il était brun, sec et cette bouche fine – un trait. Ils étaient presque voisins, elle l'avait déjà croisé mais la nuit, la douceur, les